

# Suite des souvenirs d'un médecin de la marine de la IV<sup>e</sup> République

Roland Bourcart (Bx 48)

## Voyage dans le Pacifique

Le *Francis Garnier* a donc appareillé, le 28 août 1955, pour une mission de représentation qui va durer cinq mois et qui sera marquée par de nombreuses escales en pays étrangers et surtout dans les territoires français d'Océanie (Nouvelle-Calédonie, Polynésie Française, Wallis et Futuna).

Sur le quai Catinat, mes deux camarades, François Labouche et Bernard Broussolle, me font des gestes amicaux, bien qu'ils soient probablement un peu jaloux de ma chance...

Nous franchissons le Détroit de Balabac qui sépare Bornéo (Indonésie) et Palawan (Philippines), puis le Détroit de Balisan qui fait communiquer la mer de Soulou et la mer des Célèbes.

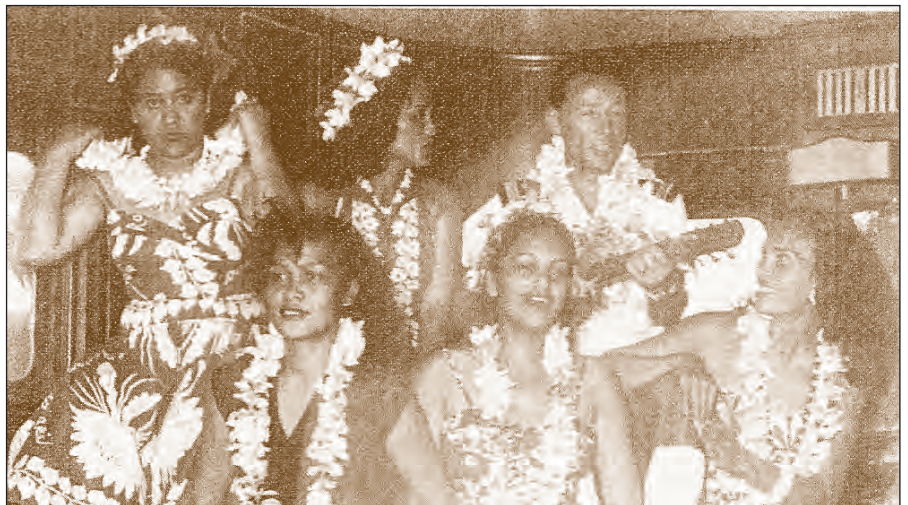
**Passage de la Ligne**, le 4 septembre, avec tout le cérémonial traditionnel. Le néophyte que je suis a reçu le baptême en perdant toute dignité après avoir été « traité » dans la piscine par divers bourreaux (cireurs, barbiers, boulangers, pompiers et autres sauvages déguisés).

Notre première escale eut lieu à **l'île de Biac**, base navale hollandaise située au nord de la Nouvelle-Guinée. Très bon accueil des marins et colons néerlandais qui voyaient pour la première fois un navire français.

Notre deuxième escale fut **Manus**, une autre île située sur la côte nord de la Nouvelle-Guinée, mais dans la partie orientale, appartenant à l'Australie. Très bon accueil également par les 25 officiers de la Base et le médecin chef de l'hôpital.

Arrivée à **Nouméa**, le 17 septembre. Jolie ville. Gros mélange de races (Canaques, Caldoches Tahitiens, Wallisiens, Malais, Vietnamiens, Métis...). Pas mal de « ribotes » officielles « en blanc complet » et Grande Parade Calédonienne, le 24 septembre (courses, concours d'élégance automobile, carrousels de cavaliers, simulation d'une prise de village rebelle par un commando militaire...). Je fréquentais assidûment l'hôpital où travaillaient quelques Anciens de Bordeaux, notamment l'ORL Beretti de la promo 41 et des chirurgiens.

Il y avait peu de distractions à part les promenades en voiture autour de Nouméa avec l'enseigne de vaisseau Dupasquier, commandant en second du « Tiare », le dragueur sta-



À bord du *Francis Garnier*, le jour de notre arrivée à Papeete.

tionnaire de Nouméa, les baignades à l'Anse Vata, les cocktails chez le commandant de la Marine, le capitaine de frégate Mosson et les inévitables soirées au « Lotus », une boîte sympa, avec un orchestre tahitien qui mettait une ambiance très chaude et décontractée.

Après ce premier séjour d'une semaine en Nouvelle-Calédonie, le *Francis Garnier* a repris la mer pour une courte visite de courtoisie en Nouvelle-Zélande. Je ne garde pas un souvenir émerveillé de ce weekend à Auckland : froid, pluie, ville morte, morosité d'une population très « british ». Nous attendons mieux de la prochaine escale tahitienne.

### Les trois mois du *Francis Garnier* en Polynésie Française

C'est par un grand soleil et dans un décor grandiose que le *Francis Garnier* s'est engagé, le 12 octobre 1955, de bon matin entre les deux îles volcaniques de Tahiti et Moorea, la première dominée par le sommet de l'Orohena et la seconde déchiquetée en pics majestueux.

Une foule nombreuse et colorée nous attendait, massée sur l'appontement des Messageries Maritimes et un orchestre de guitares et yukuleles, perché sur une terrasse dominant le quai, nous accueillait en musique pendant l'accostage. Dès que la coupée fut

jetée entre le bateau et la terre, de jolies filles portant de multiples colliers et couronnes de fleurs se lancèrent à l'assaut très pacifique du pont, où tous les officiers présents au poste d'admiration furent couronnés, à tour de rôle, cérémonie traditionnelle plutôt réservée au départ des bateaux, mais ici tout est matière à faire la fête...

Notre premier passage à Tahiti ne dura que sept jours mais il fut très riche en occasions de visiter un peu cette île merveilleuse et d'aller à la rencontre d'une population très accueillante et chaleureuse, qui ne demande qu'à chanter et danser. Le « Moulin Rouge », le « Lido », le « Zizou Bar », le « Quinn's » sont des endroits rêvés pour passer la soirée en musique et en rires (Je suis parfaitement conscient d'être dithyrambique mais je parle du Tahiti que j'ai connu il y a 63 ans !!! Il a changé et moi j'ai vieilli...).

Un seul hôpital existait à Papeete et il ne comprenait que 5 ou 6 médecins, chirurgiens et spécialistes, qui étaient pour la plupart des anciens de Santé Navale, mais séparés de moi par 8 à 10 promotions. Sur le plan médical, il y a ici beaucoup de dengues, leptospiroses, filarioses donnant parfois des éléphantiasis monstrueux (« feefe »), de la lèpre, de la tuberculose, du R.A.A. Par contre, relativement peu de maladies vénériennes en dépit d'une grande liberté sexuelle et de l'absence



Départ de Papeete, le 10 novembre 1955.

totale de protection (l'usage du préservatif semble inconnu).

Dès le premier jour, le photographe Adolphe Sylvain et sa très belle épouse Jeannine avait organisé pour les officiers du *Francis Garnier* un « tamaraa » (repas tahitien) dans un joli « fare niau » (petite maison recouverte de feuilles de pandanus) et nous nous sommes très vite adaptés au mode de vie très décontracté des Tahitiens.

Le dimanche précédent notre départ, on nous a aussi réservé une grande « bringue » consistant à faire le **tour de l'île en « truck »**, sorte de camion ouvert et bringuebalant où tout le monde s'entasse avec, pour la circonstance, de grosses réserves de bonne humeur, de guitares, de yukuleles, de packs de bière, sans oublier le cambusard aimablement fourni par le commissaire Texier.

Au cours de cette balade, chaque officier a été baptisé à la mode locale en recevant un nom tahitien de sa marraine. Pour moi, c'est Iris qui m'a poussé gentiment dans une rivière depuis un pont et m'a appelé « Heimata » ce qui signifie « couronne d'yeux » (il devait y avoir un sens caché...).

J'ai fait aussi la désagréable expérience de mettre le pied sur un oursin, mais on m'a traité aussitôt par le remède habituel (pipi sur les piquants !). Tout l'après-midi chez un Américain de la presqu'île, ce ne fut que musique, chants, danses et pitreries !

Le lendemain, ce fut une réception à Moorea, avec là encore, un spectacle de danses tahitiennes à la lueur des torches. Les meilleures danseuses étaient là : Augustine, Poia, Maima... Cette belle soirée s'est d'ailleurs terminée de façon assez originale car la chaloupe de la marine qui devait ramener tous les invité(e)s de marque à Papeete s'est échouée sur le récif (l'éthylotest n'existait pas encore...) et j'ai dû héberger pour la nuit, dans mon infirmerie, un certain nombre de demoiselles affriolantes, au grand ébahissement du maître infirmier qui n'avait pas

coutume de voir son domaine envahi par la gent féminine !

Ayant pour mission de rehausser le prestige français dans toutes nos possessions d'Océanie, le *Francis Garnier* a quitté Tahiti, après quelques jours seulement, pour aller à la rencontre des Polynésiens résidant dans les autres îles et faciliter la tournée de quelques personnalités civiles, enchantées d'être transportées à bord d'un bâtiment assez luxueux à côté des habituelles goélettes lentes et inconfortables. Nous avons l'Administrateur des Australes (M. Damery), un « taote » (médecin), un juge, un inspecteur agronome, un inspecteur de l'Enseignement et aussi un certain Eric de Bishop, navigateur et écrivain...

Accueil chaleureux dans toutes les îles australes visitées (Rimatara, Rurutu, Tubuai) avec de grands repas précédés de discours interminables et suivis de danses traditionnelles. Mais les mœurs sont plus austères qu'à Tahiti et la religion est très influente. À Tubuai, il y a un millier d'habitants répartis en 3 villages et 5 religions y cohabitent (catholiques, protestants, mormons, adventistes, sanitos...).

Après les îles australes, nous avons fait une escale de deux jours à Mangareva, la seule île habitée de l'Archipel des Gambiers, tout à fait au sud de la Polynésie. C'est au village de Rikitea que se sont établis les premiers missionnaires français et c'est de là que s'est propagée la foi catholique en Polynésie française. Actuellement, il reste peu d'authentiques Mangaréviens. Un pilote local de vieille souche m'a raconté que la population était très dense aux Gambiers, avant l'arrivée des premiers colonisateurs, et que le cannibalisme y sévissait en raison de la famine (fait historique ou légende ?). Le gendarme de Rikitea (véritable gouverneur dans l'île) avait organisé en notre honneur un spectacle de danses traditionnelles où il était question effectivement d'un prince qui, après avoir perdu son combat contre un rival, était symboliquement jeté sur un brasier, puis vraisemblablement dévoré.

## Retour à Tahiti le 31 octobre pour une deuxième escale de 10 jours

Toujours une ambiance de fête et la joie de vivre. Peu d'activités médicales à bord, à part les inévitables « chaudes-pisses » et les retours mouvementés de certains membres d'équipage bien imbibés. Le « pacha » du *Francis Garnier* a changé, le capitaine de frégate Sirouy étant remplacé par le capitaine de frégate Brunel, un peu effarouché quand il a été obligé de danser le tamure avec Augustine !

Le Bal de la Marine a réuni le « tout Papeete » autour du gouverneur et du COMAR (tenue Spencer exigée pour les officiers...). La musique était assurée par l'orchestre du Quinn's et le corps de ballet, dirigé par Madeleine Moua, comprenait les meilleures danseuses du moment (Augustine, Poia, Irène, Maima...).

Le temps a passé trop vite avant le départ définitif du *Francis Garnier*, le 10 novembre, à nouveau marqué par des embrassades et couronnements de fleurs sur le pont.

Avant de quitter la Polynésie, notre bâtiment a effectué une courte escale à **Bora-Bora** après avoir cherché en vain une pirogue perdue en mer du côté de Raivavae. La « Perle du Pacifique » mérite bien son surnom pour les merveilleuses couleurs du lagon (du vert jade au bleu outre-mer...). Il y a beaucoup d'enfants, dont quelques blonds (les Américains avaient une base à Bora-Bora pendant la guerre...).

Le 20 novembre, escale à Pago Pago, base américaine située dans les Samoa Occidentales. Une délégation de marins s'est rendue à un monument érigé non loin de la ville dans une baie appelée la « Baie du massacre » depuis qu'un officier de marine et sa petite escorte ont été massacrés par les indigènes vers 1880, alors qu'ils venaient chercher de l'eau.

Le 28 novembre, arrivée à **Wallis**, île sous protectorat français comme sa voisine **Futuna**. Nous avons été accueillis très cordialement par la Reine coutumière (Lavelua), mariée à un Français de Perpignan et par le Résident de France, le médecin commandant Heintz, qui est aussi chirurgien (il a opéré sur place beaucoup d'éléphantiasis). C'est un homme très sympathique qui a invité tout l'état major du *Francis Garnier* à une grande réception et m'a donné plusieurs « tapas » wallisiens. En retour, toute la cour et les notables coutumiers ont pu visiter le bateau.

Les Wallisiens sont des Polynésiens, leurs danses ressemblent aux danses tahitiennes et la présence française semble acceptée par la population locale beaucoup mieux que celle



des Américains ou des Anglais dans les Samoa et les Fidji.

Le *Francis Garnier* a fait une dernière escale à Nouméa, en décembre, et une tournée de trois jours aux Nouvelles-Hébrides qui, à l'époque, était un condominium franco-britannique avec un Résident français et un Résident anglais (cet archipel, depuis 1980, est devenu un État indépendant et a pris le nom de Vanuatu).

À Port-Vila, dans l'île de Vate, j'ai fait la connaissance du médecin-chef de l'hôpital, le médecin commandant Le Maigre (1), un de mes grands Anciens de l'École.

À Tanna, une autre île de l'Archipel, nous avons vu un volcan en activité.

La population des Nouvelles-Hébrides est constituée surtout de Mélanésiens, dont l'aspect est plutôt farouche. Le cannibalisme sévissait autrefois dans ces îles.

Après avoir évité un petit cyclone dans l'île des Pins, le *Francis Garnier* a appareillé le 5 janvier pour se diriger vers Port Moresby, au sud de la Nouvelle-Guinée.

## Courte visite d'un bâtiment français en Papouasie

Au départ de Nouméa, en janvier 1956, l'avis « *Francis Garnier* » a navigué six jours en mer de Corail, célèbre par les combats navals entre Japonais et Américains qui se sont déroulés en 1944. La flotte nipponne, qui se dirigeait vers Port Moresby dans l'intention de s'emparer de la Nouvelle-Guinée, se fit surprendre par une grosse force navale américaine et fut entièrement anéantie.

Nous sommes arrivés à Port Moresby, ville située à la pointe sud-est de la Nouvelle-Guinée et capitale administrative de la Papouasie, qui appartenait aux Australiens comme toute la partie orientale de l'île, alors que la partie occidentale était sous la domination des Pays-Bas. Depuis 1969, cette partie occidentale a été rattachée définitivement à l'Indonésie tandis que la partie orientale a accédé à l'indépendance sous le nom de « Papouasie - Nouvelle-Guinée ».

À l'époque où le *Francis Garnier* a fait escale à Port Moresby, les Papous étaient encore une population très primitive et l'intérieur de l'île encore très méconnue bien que certains villages aient été évangélisés par des missionnaires français et australiens. Ces pères n'avaient pas la vie facile et vivaient « à la papou » dans des tribus encore sauvages où les dialectes étaient différents d'un village à l'autre, les communications très difficiles et les pratiques culturelles atroces.

Les guerriers étaient farouches et les conflits fréquents. On pratiquait l'épouillage (comme chez les grands primates) mais aussi on pratiquait le cannibalisme, on mangeait les ennemis mais encore on tuait le premier-né d'une famille et en échange, on donnait à la mère un porcelet qu'elle devait nourrir... Les vieillards étaient abandonnés dans la forêt... Charmant pays !

L'équipage du *Francis Garnier* a été très bien reçu par les responsables australiens et les quelques Français de la mission catholique heureux de revoir des bâtiments français (la dernière fois, c'était en 1938 !). J'ai fait la connaissance d'un père qui avait fait ses études au Moncel, un séminaire catholique de Pont-Sainte-Maxence, dans l'Oise, où j'avais été moi-même pensionnaire 2 ans plus tard.

Quelle coïncidence !

Une délégation d'officiers et de marins s'est rendue au cimetière militaire de Bomana, à quelques kilomètres de Port Moresby, pour déposer une gerbe en souvenir de tous les combattants de la dernière guerre qui ont péri ici en voulant défendre le pays contre une invasion japonaise. En effet, en même temps que se déroulaient les grandes batailles navales dans la mer de Corail, les Japonais avaient débarqué dans le nord de l'île et étaient arrivés à proximité immédiate de Port Moresby, où ils furent stoppés par les Américains, mais au prix de lourdes pertes.

Avec quelques officiers du bord, je suis allé visiter 2 villages papous en bord de mer Annabada et Pari (*sic*) regroupant des cases sur pilotis et des indigènes qui mènent une vie très primitive dans des conditions d'hygiène assez choquantes pour un Européen. Il y a beaucoup d'enfants qui compensent sans doute le manque de distractions...

J'ai visité l'hôpital de Port Moresby sous la conduite du chirurgien parlant un peu français. Les équipements sont plutôt rudimentaires et insuffisants : 50 lits pour une population de 6 000 européens, 2 médecins et 1 chirurgien sont conventionnés et ont de ce fait une patientèle civile. Seul le radiologue, allemand, dispose d'un équipement moderne et pratique la radiothérapie. Pas de médecin indigène. Les principales maladies sont la tuberculose et le pian. Le paludisme, fréquent autrefois (beaucoup de moustiques), est en régression.

À propos, cette année-là, en 1956, un médecin australien de la Santé Publique, affecté à une région encore sauvage de la Papouasie, décrivit une nouvelle forme d'encéphalite attribuée à la sorcellerie par les

(1) Promotion 1933.

indigènes de certains villages, les Fore, et qu'ils appellent « Kuru » (mot qui signifie « trembler de peur » en langage fore). Cette maladie se manifeste par une ataxie cérébelleuse (démarche chancelante) et des tremblements de la tête, du tronc et des membres. L'évolution se fait vers un état grabataire et la mort survient en général en moins d'un an. Or ces indigènes pratiquaient rituellement le cannibalisme, les corps des personnes décédées servant de nourriture aux membres de famille (les femmes, qui mangeaient le système nerveux et les viscères, étaient plus souvent atteintes que les hommes qui, eux, mangeaient les muscles).

Ce cannibalisme rituel est interdit en Nouvelle-Guinée depuis 1960 mais comme l'incubation de la maladie est très longue (50 ans), on observait encore des cas de kuru en 2010 et un film, tourné par un Australien (et projeté en 2016, à Tahiti, dans le cadre d'un festival cinématographique océanien) montrait plusieurs Papous encore atteints de cette redoutable maladie.

En 1959, un vétérinaire anglais attira l'attention sur le kuru et les remarquables similitudes existantes entre les signes cliniques et les lésions cérébrales observées dans cette neuropathie humaine et celle observée dans une maladie des moutons appelée « scrapie », ou « tremblante du mouton ».

On connaissait par ailleurs une maladie neurologique observée rarement chez l'homme, la « maladie de Creutzfeldt-Jakob », qui se traduit également par une ataxie cérébelleuse, des tremblements, une évolution rapide et inexorable vers l'état grabataire, la démence et la mort.

Enfin, en 1986, une nouvelle maladie fut découverte en Angleterre et reconnue immédiatement comme apparentée à la « tremblante du mouton ». Cette maladie touchant les bovins fut appelée « encéphalopathie spongiforme bovine », mieux connue sous le nom de « maladie de la vache folle ». Elle aussi entraîne la mort de l'animal et l'encéphale est creusé de vacuoles multiples (d'où le nom de spongiforme). Cette maladie a tué des milliers d'animaux surtout au Royaume-Uni où les bovins étaient nourris de farines animales. La France a boycotté longtemps le bœuf anglais, en raison de la possibilité avérée d'une transmission de la maladie par consommation de la viande. Ce fut une catastrophe pour les éleveurs anglais.

Les recherches effectuées sur toutes ces maladies ont abouti à la découverte de particules infectieuses protéiques, les prions, responsables de l'accumulation dans le cerveau de l'hôte d'une protéine pathogène, mais non liée à un A.R.N., contrairement à ce qui existe chez les virus.

Pour en revenir à mon voyage, le *Francis Garnier* a quitté Port Moresby après trois jours pour gagner « Yule Island », une petite île

distante de quelques milles de la côte, où se trouve le quartier général de la mission catholique des pères d'Issoudun, avec, à sa tête, l'évêque de Papouasie, Monseigneur Sorin. C'est une communauté de 150 personnes environ, réunissant en plus des pères de la mission, un personnel laïc chargé des problèmes matériels, ainsi que des sœurs placées sous l'autorité de mère Geneviève de Passignac et enfin un carmel comprenant une quinzaine de carmélites, dont le rôle est de prier pour la mission.

En l'honneur du passage à Yule d'un bâtiment de guerre français, monseigneur Sorin avait organisé pour l'équipage un spectacle de danses papous traditionnelles (très rare...) en convoquant à la mission, pour 2 jours, les danseurs et danseuses des villages de la côte voisine. Ils sont arrivés revêtus de leurs costumes d'apparat, le corps presque entièrement dénudé, mais la tête surmontée de magnifiques parures en plumes d'oiseau de paradis, le cou entouré de colliers de dents de chien ou de porc et d'extraordinaires maquillages aux couleurs vives. Ils ont dansé pour nous, sans interruption, toute la nuit et la matinée du lendemain, serrés en rang les uns contre les autres, sur un rythme lancinant accompagnant un balancement continu du tronc d'avant en arrière, au son d'un tambour en forme de sablier creux dont une extrémité est recouverte d'une peau d'iguane tendue que chaque danseur percute avec la paume de la main.

L'après-midi, tous les danseurs en costume et les grands chefs papous, d'une dignité imperturbable, ainsi que la communauté religieuse au grand complet, ont envahi le *Francis Garnier* pour une visite du bord et la remise des colifichets traditionnels qu'ils ont dû exhiber avec fierté en rentrant au village...

Les bons missionnaires, pour leur part, étaient ravis de parler français, car ils ne peuvent rentrer en France que tous les 10 ans (pour 1 an). L'un d'eux m'a offert en catimini une superbe queue de paradisier (l'exportation de ces oiseaux est strictement interdite !) contre quelques paquets de cigarettes françaises (« Que celui qui n'a jamais péché... »).

Une délégation de marins du *Francis* est allée fleurir la tombe du père Bourjade, père missionnaire à Yule, mais également héros de la guerre contre les Japs comme aviateur.

Le dernier jour de l'escale, les officiers ont pu visiter le carmel et, par faveur tout à fait exceptionnelle, discuter ou parler avec les religieuses dévoilées, étant juste séparés d'elles par les deux grilles réglementaires. Nous avons appris que, dans tous les monastères, le nombre des carmélites est limité à 21, sauf à celui de Lisieux, où il est porté à 25 « à cause du travail supplémentaire que donne la petite sœur Thérèse » m'a dit en riant une jeune carmélite un peu délurée (si ce terme peut s'appliquer à ces recluses volontaires...).

Chose très exceptionnelle aussi pour un médecin de marine, j'ai eu l'insigne honneur de donner une consultation médicale à 3 carmélites dont l'état de santé donnait quelques inquiétudes à la mère supérieure. Ça ne devait être bien méchant, puisque je n'ai pas eu besoin de les examiner, ouf ! Me l'aurait-on permis ?

Le jour de notre départ, les petites sœurs avaient l'autorisation de nous dire au revoir depuis les fenêtres du monastère. Malheureusement, notre appareillage a été retardé par une panne de moteur... Elles étaient en oraison !

Nous n'avons pu les saluer qu'en faisant retentir plusieurs fois la sirène, pour marquer notre joie d'avoir pu apporter à ces populations lointaines mais chaleureuses un petit coin de France.

## Retour à Saïgon et fin de campagne

Après Bornéo, le *Francis Garnier* a fait une courte halte en mer de Chine méridionale devant deux petits îlots inhabités, Sparty et Itu Aba qui sont des possessions françaises, mais longtemps contestées par le Japon. Un corps du débarquement est allé poser une borne sur Itu Aba pour réaffirmer nos droits de possession et faire sauter une borne chinoise.

De retour à Saïgon, j'ai dû quitter le *Francis Garnier* (qui partait en carénage au Japon avec mon successeur, le camarade Jacques Duluc) et affecté à de nouveaux postes, d'abord l'avis « Commandant Duboc » (moins prestigieux que le précédent, mais intéressant en raison d'une courte mission à Hong Kong) puis, quelques infirmeries militaires pour assurer le service médical avant leur fermeture définitive, notamment celle de Thanh Tuy Ha, une pyrotechnie située en pleine rizière au sud de Saïgon. Mon petit mobilier, mes accessoires médicaux et tous mes médicaments (y compris les ampoules de morphine) ont fait le bonheur du prêtre catholique qui faisait aussi souvent office de « soignant » dans les villages vietnamiens des alentours...

J'ai eu l'heureuse occasion avant la fin de mon séjour en Indochine, de me rendre en touriste au Cambodge pour visiter Phnom Penh et les ruines d'Angkor et aussi à Dalat, une station climatique dans les hauts-plateaux du Vietnam, fréquentée comme centre de repos par les fonctionnaires et militaires français déprimés... Dalat a, paraît-il, été découverte par le microbiologiste Hansen, surtout connu pour avoir découvert aussi le bacille éponyme.

J'ai passé une partie de mon congé de fin de campagne au Japon avant de regagner la France pour d'autres aventures.

**À suivre « Souvenirs de Mururoa » dans le prochain numéro.**